



**Scolia**  
revue de linguistique

**38 | 2024**  
**Les marqueurs de discours**

---

## Éclats de voix et marqueurs du discours

Des propriétés morphogénétiques au rendement interactionnel des interjections onomatopéiques

*Speech Fragments and Discourse Markers. From morPhogenetic Features to the Interactional Performance of Onomatopoeic Interjections*

**Laurent Fauré**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/scolia/2980>

DOI : 10.4000/11uyi

ISSN : 2677-4224

### Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

### Édition imprimée

Date de publication : 7 juillet 2024

Pagination : 71-86

ISBN : 979-10-344-0232-8

ISSN : 1253-9708

### Référence électronique

Laurent Fauré, « Éclats de voix et marqueurs du discours », *Scolia* [En ligne], 38 | 2024, mis en ligne le 07 juillet 2024, consulté le 08 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/scolia/2980> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11uyi>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

## Éclats de voix et marqueurs du discours Des propriétés morphogénétiques au rendement interactionnel des interjections onomatopéiques

**Laurent FAURÉ**

*Université Paul-Valéry Montpellier 3, UR LHUMAIN*

laurent.faure@univ-montp3.fr

### Introduction

À la fois singulières et porteuses de propriétés communes à l'ensemble des autres marqueurs du discours (désormais: MD), les interjections vocaliques (*ah!*, *oh!*, *hé!...*) et onomatopéiques (*crac!*, *vlan!*, *plouf!...*) peuvent aider à en comprendre le fonctionnement principal. Leurs caractéristiques primaires en font en effet des candidates à une matrice explicative. On proposera d'engager cette reconsidération en procédant à un déplacement théorique envisagé sous le double angle des fonctionnements métadiscursifs et de la morphogenèse de ces unités. Afin d'esquisser l'hypothèse, le cadre théorique de la praxématique sera mobilisé pour son articulation de la dynamique de la parole (opérations d'actualisation et de contextualisation) avec les schèmes de l'expérience (véhiculant la production du sens et l'organisation du discours); elle sera mise en dialogue avec les approches pragmatiques, qui ont consacré de nombreuses réflexions aux fonctionnements des MD<sup>1</sup>.

---

1 Pour une recension historique et une revue critique de la notion, cf. Anscombe, *ici-même*.

## 1. Hypothèses et propositions théoriques

### 1.1. Les interjections comme MD

Les interjections, généralement rangées sous une même classe grammaticale, sont aptes à fonctionner comme marqueurs discursifs. Rappelons qu'elles se distribuent en deux formes: celles qui sont originelles, dites «primaires» et celles qui, issues d'une autre classe grammaticale, sont tenues comme «secondaires». Même si leur morphogenèse vaut d'être rappelée (eu égard en particulier au solde sémantique de leur valeur initiale), en système, ces dernières revêtent le même fonctionnement morphologique (pour leur invariabilité), syntaxique (holophrastie ou parenthésage) et interactionnel (régulation de l'attention et de l'intersubjectivité) que la première catégorie. Elles sont loin d'être interchangeables en discours, où chacune d'elles exerce son effet de sens, ce qui plaide pour la portée de son sémantisme propre sur tout ou segment de l'énoncé et/ ou l'interprétation de la situation. Autre trait, relevé depuis l'Antiquité, qu'il faut distinguer de la propriété d'incise de tout MD: l'interjection est conçue comme interruptive, comme un jaillissement inopiné... On modulera l'impressionnisme de ce regard traditionnel (excessivement associé à l'expressivité ou à l'affectivité), en y substituant une approche iconique et rythmique. Si l'interjection survient quand/ là où on ne l'attend pas – sa caractéristique, jusque dans son traitement scénique, de simulacre d'émotion –, c'est bien parce qu'elle suspend la programmation de l'énoncé. Notons d'emblée la double face du signifiant interjectif: la menace sur la cohésion syntaxique se donne en soi comme facteur d'attention, tandis que l'émission de l'unité interjective relève d'une forme de métadiscours qui focalise et oriente l'interprétation<sup>2</sup>. Cet

---

2 La constance de cet aspect métadiscursif n'est pas toujours relevée et j'ai conscience que l'asserter prête à débat. Or l'interjectif manifeste une saisie linguistique, certes ramassée et globale, *en rapport* avec le fil du discours (sans quoi il ne le romprait pas ou ne s'en départirait pas). Même pour faire face à une situation extérieure à ce dernier, l'émission interjective en intègre linguistiquement un aspect saillant, indexical, ce qui vaut pour commentaire non explicite (comme précisé *infra* en 3.3). Elle fonctionne bien comme un déboitage de sa pensée (verbalisée) par le sujet parlant vis-à-vis de l'énoncé (de son contenu propositionnel) ou du contexte. Cet écart énonciatif (voire dialogique) peut marquer une attitude modale, par expressivité: *hou là là, je n'avais pas vu l'heure!*, ou se donner comme indice dans l'énoncé d'un affect réellement ou prétendument éprouvé (*Oh! Regarde, j'en*

usage discursif, praxéogénique<sup>3</sup> de l'interjection, fait recours à son usage sédimenté en langue : avec l'ensemble des MD, elle forme un jeu de ressources disponibles, cristallisées dans leur valeur métadiscursive, prise au sens large (ne serait-ce que comme simple attitude modale). Elle s'y inscrit de plus en tant que « déjà dit », à l'instar des figements et autres parémies.

## 1.2. Des écarts de la parole vive au système du discours

Posons la prévalence orale des interjectifs, comme de l'ensemble des MD : s'ils sont manifestes à l'écrit (en dialogue romanesque, texte théâtral ou scénario de cinéma) c'est en mimésis du travail de formulation, dans le cadre de la parole impromptue, bien distincte de la cohésion à longue portée de l'art oratoire professionnel (Fernandez-Vest 1994 : 138-141). Les MD semblent, eux, des importuns « hors-système », inarticulés (du fait de leur attrition phonétique), asyntaxiques (et non seulement asyndétiques), prétendus « ratés de la parole » qui n'en deviennent pas moins... faits de langue. Et si leur raison d'être – ou plutôt d'advenir – répondait à des besoins essentiels et enfouis de structuration ? Tout se passe en effet, pour la plupart des unités concernées, comme si la « pensée en acte de langage », au sens guillaumien, mobilisait en court-circuit les outils les plus iconiques de la cohérence, préfigurant – « préfaçant » disent les conversationnalistes – pour le configurer ou le gloser, le contenu ultérieurement ou antérieurement déployé dans la séquence propositionnelle, dont la complexité est saisie liminairement et synthétiquement<sup>4</sup>. Or, à rebours de l'apparence, le geste idéal et communicationnel réflexe va rechercher du linguistique (au lieu du pulsionnel, précisément). Cette échappée du travail de

---

*tremble encore*), voire comme substitut résomptif d'une description scénique, cas fréquent des fonctionnements onomatopéiques, notamment (*Tac ! Tac ! Ça tirait de tous les côtés*). Ce continuum explique du reste la respécification des dits emplois au titre de la délocutivité formulaire (*Et bim !*).

- 3 La praxématique entend sous la *praxéogénie* (par opposition à la *glossogénie*, relevant de l'histoire de la langue) le recours par un sujet parlant aux ressources langagières (glossogéniques) stabilisées par la communauté linguistique qui en assure le réglage social.
- 4 Morel et Danon-Boileau (1998 : 21, 37) décrivent cette « décondensation de l'oral en français ».

formulation n'est pas moins centrale que les fonctionnements réguliers du système. Le paradoxe est connu dans d'autres domaines, telle la phraséologie<sup>5</sup>. Selon Anscombe (2021 : 54-55), parémies, exclamatives et onomatopées ont connu une longue mise à l'index de la grammaire et de la linguistique, en raison de leur non-conformité à une conception normative de la langue. On y ajoutera les interjections (Barbérís 1992, Rosier 1995, Fauré 1997). D'autres travaux contemporains viennent renforcer cette perspective : ainsi, la grammaire théorique (Kaltenböck, Heine & Kuteva 2011) souligne l'importance qu'il y a à réintégrer les phénomènes tenus pour périphériques au sein de la compréhension générale des fonctionnements discursifs.

### 1.3. Pour une morphogenèse du sens des MD

Que faire, dès lors, de la double assignation de la tradition linguistique aux caractères synthétique et « désémantisé » qui relie, pour leur forme comme pour leur sens, les MD aux interjections et aux onomatopées ? Précisons d'abord que si la tendance au monosyllabisme est marquée pour ces unités, elle n'est pas exclusive et des phrasèmes du type : *tu sais, voyons*, voire des appariements comme *ah ben dis donc* abondent aussi, même s'ils se soumettent à une cadence accentuelle spécifique, redécoupage que l'on retrouve dans des duplications plus expressives : *hou là là !* Ces propriétés formelles importent, à commencer par leur dimension acoustique, sur laquelle s'aligne plus ou moins précisément leur graphie. Les régulateurs, manifestes en canal de rétroaction et dont la prononciation affaiblie est un procédé de coconstruction de la parole (pour guider le locuteur et non recouvrir ses propos) sont souvent réduits à l'expression syllabique la plus dépouillée. Un simple phonème vocalique : *ah, oh, hein ?*, un click : [l], [ll], une syllabe biconsonantique : [tʂ], peuvent servir de signaux attentionnel et de guidance interactionnelle. En termes diachroniques (glossogéniques), ce phénomène a sa pertinence : la syllabe, ou plutôt son squelette phonologique, véhicule les racines primitives et porte les oppositions morphémiques ; on y rattache le lexique. Cette

5 Ainsi, quoique semblant contrevenir aux lois du système, « l'idiomaticité n'est pas à la périphérie des faits de la langue, elle au cœur. Elle est l'essence même de la langue » (Haussmann 1997 : 284).

manifestation formelle repose sur les fonctionnements oraux, souvent caractérisés comme « expressifs », en relation avec la tension émotive prêtée à la production impromptue des énoncés en conversation. Sans l'écartier, je relativiserai toutefois la systématisme de cette assignation classique, largement impressionniste. L'attrition phonologique – ou, à l'inverse mais en continuum, l'emphase exclamative – se double du reste de la mémoire d'un sémantisme allégé, à lire (à contre-courant de nombre d'approches naguère circulantes<sup>6</sup>) comme aptitude à porter de la signification: on y verra un schème de sens primaire actualisé en discours, disponible pour véhiculer sémantiquement des tonalités affectives.

## 2. Iconicité et production interjective du sens

### 2.1. Un écheveau définitoire

Si l'on exclut leur emploi exclamatif de phrasillon isolé, en réaction à une situation ou un événement donnés ou leur insertion dans la proposition après transfert délocutif – souvent dans des locutions semi-figées: *sans crier gare, pousser des oh! et des ah!, faire flop!* – comme dans: *et vlan!* ou: *pousser un ouf! de soulagement*, les interjections sont éligibles au rang de MD. Il s'agit même de leur rôle prévalent dans les interactions verbales. Rappelons d'emblée que, contrairement à ce qu'en véhicule une tradition tenace qui brouille un problème mal tranché (Kleiber 2000: 10 sq.), l'onomatopée<sup>7</sup> constitue un signifiant iconiquement relié à son référent, tandis que l'interjection<sup>8</sup> se signale par son autonomie syntaxique et tend à exprimer une modalité exclamative. Il s'agit donc de deux niveaux de fonctionnement différents.

6 La prudence a conduit les pragmaticiens à ne plus voir dans les MD des unités « référentiellement vides » (Luscher 1994: 181) et purement indexicales. Ainsi, Dostie (2004: 38-39) rejette-t-elle, à la suite de Morel et Danon-Boileau (1998), leur désémantisation en faveur d'une gradualisation du sens initial et d'une analyse polysémique.

7 Le terme désigne étymologiquement un processus (« création nominale », spécifiée en mimésis sonore) puis son résultat lexical, obtenu métonymiquement.

8 Il est certes plus simple d'en faire une classe grammaticale fermée et de laisser ouverte à la créativité néologique le mode de signifier onomatopéique. Mais cela ne résout pas le problème des interjections secondaires ni du rapport à l'exclamatif des deux types d'unités.

Comme lexème, l'onomatopée peut devenir interjective (francique \*klakk- > fr. *claque* (1306) > *clac!* (1480); cf. Rey (2019: 3844))<sup>9</sup>; certaines interjections primaires (unités dont le fonctionnement est d'abord interjectif) peuvent avoir une forme onomatopéique: *chut!* Mais toute interjection n'est pas onomatopéique et toute onomatopée n'est pas interjective. Leurs caractéristiques sont distinctes, bien qu'il soit parfois impossible de dire quelle est la propriété définitoire initiale d'un signifiant donné<sup>10</sup>. Par ailleurs, quand elles deviennent des MD – ce qui permet de rappeler que ces derniers relèvent bien d'un rôle distribué et non d'une essence commune – les interjections peuvent perdre leur dimension exclamative (mais pas nécessairement), comme en attestent les fonctionnements conversationnels ordinaires massifs des *oh* et des *ah*, les plus attestées, à l'oral, de leur catégorie<sup>11</sup>. À l'inverse, proféré avec sur un ton impérieux (*Eh bien! les enfants, du calme!*) ou simplement avec véhémence, un MD peut devenir exclamatif... et interjectif! On le voit: le jeu définitoire du domaine est bien vite circulaire; à défaut de pouvoir y remédier, acceptons l'hypothèse d'une production de sens multidimensionnelle: toute interjection (dimension syntaxique revêtue par les exclamatifs holophrastiques) est apte à devenir marqueur du discours (dimension conversationnelle figurée ensuite à l'écrit); quand elle est onomatopéique, elle conserve sa valeur sémantique de signe motivé (au titre d'un analogon passé au crible phonologique<sup>12</sup>).

9 On doit reconnaître la rareté du phénomène de transfert dans ce sens: mais il serait tout aussi hasardeux d'affirmer que l'imitation initiale (avant délocutivité) d'un son est nécessairement interjective.

10 Le contraire est en revanche observable puisqu'une onomatopée peut perdre sa valeur imitative avec l'évolution du système phonologique: *murmure* ne dénote plus le bruit de l'eau comme le latin *murmurum*. La résonance aiguë de *tinnitare* est transférée en revanche à *tinter*.

11 Le *hein* de confirmation en fin de tour de parole ou, dans leur rôle de régulateurs, des couplages interjectifs du type *ah bon*, *ah ouais*, exemplifient cette dimension non (ou très faiblement?) exclamative.

12 Mais les onomatopées ne se conforment pas strictement au système phonologique de la langue. Ainsi, les représentations lexicalisées valant pour un bruit de sonnette: *ding dong!* /dī:g#dō:g/ ou pour un choc aux résonances métalliques: *bing!* /bī:g/ exhibent une séquence [īg] sans correspondance avec les sonorités usuelles du français.

## 2.2. Dimension sonore de l'iconicité

Avant d'en venir au statut métrique – relatif à la séquentialité syntaxique – des interjections, insistons sur la propriété iconique des onomatopées que Jakobson (1966), suivant Peirce (1885)<sup>13</sup>, détaillait déjà et que Haiman (1980: 516) a décrite comme «iconicité de motivation» (consistant à user de la forme d'un énoncé pour exprimer ce à quoi il renvoie). Précisément, en épousant les traits (phonologiquement filtrés) de l'objet référentiel, l'icône en présente les similitudes sur un mode de signification descriptif. Hors de l'icône-image onomatopéique, cette structure se retrouve dans la représentation séquentielle et il s'agit dans ce cas d'«iconicité diagrammatique», au sens peircien : un récit qui aligne l'ordre historique des événements sur celui de leur narration, par exemple<sup>14</sup>. La porosité des traits (ou leur partage) entre interjection et onomatopée entretient à coup sûr la confusion : soubassement exclamatif de la parole, transfert de catégorie à double sens, spécificité des fonctionnements phonologiques et prosodiques, morphologie tendanciellement ramassée... La véritable interrogation, plus redoutable que celle de la catégorisation respective des unités, consiste sans doute à chercher pourquoi les usages convoquent ces deux types de ressources linguistiques de façon aussi intriquée, et ce, très souvent dans des emplois de MD.

## 2.3. Schèmes et créativité onomatopéiques

Faute de pouvoir développer, j'exhiberai une illustration qui servira de fil rouge à l'esquisse d'explication qui suit. Dans l'exemple (1), prélevé d'un corpus d'interactions verbales en situation de travail<sup>15</sup>, un guichetier répond par l'affirmative à une question de l'enquêteur à propos des clients contestataires et des réclamations :

13 Pour une application synthétique de la sémiotique peircienne à l'onomatopée, cf. Kleiber (2006: 14-16).

14 De même, selon Kleiber (2006: 16), l'irruption soudaine du cri ou du bruit est rendue doublement dans l'énoncé par l'autonomie syntaxique et par l'onomatopée elle-même. Cette invariance non acoustique la rapproche du reste des interjections, au point qu'on a pu les confondre.

15 Ces données proviennent d'une enquête menée aux guichets de la poste entre 1993 et 1999. En ont été prélevées six heures d'échanges enregistrés et transcrits entre agents et usagers (cf. Fauré 1997).



- 1) *ah ouais nous on prend l(e) choc nous on est le: tampon là*  
 ↓ **bloum** ↓ (rire)<sup>16</sup>

Dans le contexte spécifique du bureau de poste où est enregistré cet extrait, l'interjection exclamative *bloum!* se fonde sur une création onomatopéique originale: elle est intentionnellement distincte du traditionnel *boum!* (convoqué du reste plus tard dans l'échange). Ce dernier serait moins expressif dans la mesure où le locuteur cherche à référer au tampon<sup>17</sup> oblitérateur: le choc de ce timbre à date dont il se sert usuellement produit un bruit caractéristique au rebond de sa frappe contre le tapis de caoutchouc du guichetier. L'iconicité stabilisée < choc de la chute (occlusive bilabiale) > + < résonance étouffée (vélaire postérieure + nasale bilabiale) >: [bum]) est ainsi réanalysée, ce dont atteste l'insertion de la liquide [blum] au titre de l'expérience gestuelle et praxique spécifique de l'agent de guichet. L'intention humoristique relie, au prix d'un jeu de mots, cette dimension iconique à l'expression familière figée: « faire le tampon », assignée aux instances de l'administration et de la clientèle mécontente. Le caractère scénique (à valeur d'exemplarité, dans l'entretien) de l'interjection double sa dimension iconique (onomatopéique) en ponctuant la proposition résomptive. Son placement en position de postrhème met du reste en relief son statut glosateur: un MD est né.

## 2.4. Formes de l'agir et intersubjectivité

On considère généralement qu'« analogon prototypique » (Siblot 1995: 165) du bruit dont le discernement est purement expérientiel<sup>18</sup>, l'interjection onomatopéique ne prend sens qu'en co-texte. En l'occurrence, à l'inverse, elle assure la guidance interprétative, assurant une homologie des deux niveaux d'expérience rapprochés. C'est de la sorte non le contexte mais bien la créativité (son à propos, si l'on veut) du parleur qui fait sens. On la mettra au compte de la « poésie naturelle »

16 Les flèches figurent les mouvements intonatifs de la syllabe précédente (la chute mélodique marquant l'exclamation en français), les deux points l'allongement vocalique.

17 Le lexème témoigne lui-même d'une mémoire onomatopéique.

18 Je ne puis détailler les problèmes d'expressivité, d'exclamation, du symptômal, ni ceux liés à la relation aux éprouvés ou au sensorialo-affectif.

des locuteurs ordinaires de la langue (Anscombe 2021). Notons que cette conception alternative des fonctionnements linguistiques croise l'ébranlement d'un autre dogme, celui de l'arbitraire du signe, dont atteste le recours (usuel, bien que restreint à des figures localisées), à la fois stabilisé et plastique, des locuteurs à l'iconicité de motivation. Précisons toutefois que les formes onomatopéiques innovantes fonctionnent en description d'une forme d'agir répertoriée (ou recomposable) au sein du savoir partagé. Il en va de même pour le caractère *ad hoc* des recours à telle onomatopée, par exemple, pour évoquer résomptivement l'effectuation d'une procédure technique. Ainsi, toujours dans mes données en situation de travail, une cliente rappelle à la guichetière un dysfonctionnement du terminal voué aux opérations financières :

- 2) *il y a eu des périodes il marchait bien et puis **hop** après il y a des passes ça marche plus*

Posons que l'onomatopée interjective *hop!*, préfaçant la proposition d'énoncé de difficulté qui suit, renvoie iconiquement à un univers praxique et gestuel partagé. Le changement d'état est en effet descriptivement rendu par la séquence iconico-phonétique (impulsion/tendue/fermeture) : [*< souffle de la glottale > + < transition vocalique > + < occlusive bilabiale >*]. Ce schème de glissement se retrouve dans les divers usages de la même interjection. Ainsi, évoquant dans un nouvel échange la relance répétée des mauvais payeurs usagers de boîtes postales, un agent de l'administration conclut lapidairement :

- 3) *et après / **hop** / pour un autre ↓*

Cet alignement coénonciatif (par partage praxique recherché avec le colocuteur), inscrit dans la métrique des échanges, éclaire la transition au rôle régulateur que l'interjection onomatopéique assume dans la conversation, au-delà de son effet de sens descriptif.

### 3. Rythmicité et organisation du discours

#### 3.1. La mise en bouche du réel

Les considérations qui précèdent conduisent à interroger le rôle interactionnel de ce type de marqueur qui ne peut être tenu comme simple accompagnement de l'activité du parleur ou de l'écouteur. Il assure de fait pleinement une transition linguistique au sein d'un

espace référentiel de parole et d'action commun. Plus profondément, sa valeur symbolique ainsi mise à disposition de la synchronisation des participants (ce qui lui confère son effet de sens) doit être recherchée du côté de l'*anamorphose*. Initiée par Lafont (2000 : 84-87 ; 2006 : 9-10), cette notion<sup>19</sup> se laisse définir comme « transfert systématique de la forme du réel à la forme de la voix », sachant que ladite forme du réel résulte, en soi, d'une aperception cognitive (Lafont 2006 : 10) et s'avère, plus classiquement, constitutive d'un maillon de la logosphère (Lafont 1978 : 15-17). On trouve trace de cette double iconicité, de motivation et d'isomorphisme, dans les formules d'accomplissement de l'effort collectif : *Ho hisse et ho!* Pour archaïques qu'on les donne à lire, ces images vocales figées (propriété en partage avec les émojis et autres pictogrammes contemporains) prennent corps sur la syllabation (dans la plupart des langues) ; elles sont manifestes et vivaces dans les slogans (*Clic clac! Merci Kodak!*), le phonomime des trois-tons (*Pin pon pin!*) de la sirène des véhicules utilitaires français ou la verbalisation de jingle de marque : *Toudoumm!*

### 3.2. Contextualisation et métrique

En complément avec d'autres approches – telles celles de Martin et de Petit ici même, ou celle d'Anscombe (2021) sur la prosodie des parémies et des phrases situationnelles ou autres routines formulaires<sup>20</sup> –, je ne mobilise pas comme elles la métrique propre aux groupes syntaxiques stabilisés. En effet, fondamentalement, les MD servent de régulateurs interactionnels dans le cadre de l'oral impromptu (dynamique et non figé, contrairement à l'inertie de l'écrit), repère de la présente étude ; c'est ainsi en discours que leur délivrance située se manifeste prosodiquement pour orienter l'interprétation – la contextualisation selon Gumperz (1989) – de l'énoncé. Aussi, c'est, dans leur occurrence conversationnelle, locale et non en soi, que leur jeu de caractères acoustiques (leurs « détails » vocaux) contribue à infléchir le sens. Du

19 Elle vise à remplacer celle, plus naïve (et surtout porteuse d'aporées explicatives), d'« imitation ». Dans le même sens, Kleiber (2006 : 14) préfère parler d'« adaptation conventionnelle » schématique.

20 L'auteur pose une rythmique naturelle en langue pour écarter l'impressionniste hypothèse mnémonique qui, traditionnellement, prend en charge ces faits linguistiques variés.

reste, comme l'ont montré Morel et Danon-Boileau (1998), les indices acoustiques fonctionnent en faisceau contextualisateur : mélodie, intensité et durée sont indissociables dans leur actualisation comme en regard de la production de sens. Par ailleurs, pour le dire (trop) brièvement, la métrique conversationnelle – celle de la rythmicité des échanges, qui croise la cadence poétique – repose sur la délinéarisation du rapport énoncé /énonciation. Il faut en effet distinguer la visée de la proposition délivrée à la fois de son modèle (sa « phrase » au sens de la pragmatique linguistique) et de son élaboration (ou « travail de formulation », selon Morel et Danon-Boileau). Ce *tuilage* du processus de production peut se comprendre selon la notion d'instanciation culiolienne, de temps opératif guillaumien ou, dans une conception praxématique de l'actualisation en temps du dire/à dire/dit<sup>21</sup>. En tout état de cause, c'est pour son caractère inopiné que, jusque dans ses emplois scéniques et par son placement, l'interjectif est recyclé en cours de dire comme parenthétique : régulateur ou réinitialisateur, il accélère (par son caractère expressif ramassé dont joue pleinement la mimésis onomatopéique) ou ralentit (en demande d'explicitation : *ah bon ?*) le tempo interprétatif du discours. Pausés (réelles et virtuelles), aphèreses et autres allongements vocaliques assurent la matière prosodique de l'actualisation des syllabes supportant les morphèmes et le jeu, interjectif ou non, de la fragmentation de l'énoncé.

### 3.3. Métapraxèmes et articulations du discours

Dans leur diversité, MD, interjections et onomatopées partagent un double renvoi :

- à la dimension située et émergente des saisies linguistiques d'activités (praxiques ou cognitives) en cours ;
- aux processus dynamiques proprement énonciatifs (à l'inclusion de l'actualisation) de production incrémentale du sens.

Au regard de leur rapport (généralement croisé) à ces deux instances, j'assignerai théoriquement l'ensemble des marqueurs du discours

21 La praxématique pose la délivrance de l'énoncé selon un temps opératif (cognitif et énonciatif) d'actualisation, distribué en trois instances qui se recouvrent partiellement : l'à dire permet d'élaborer le programme de phrase, le dire délivre l'énoncé et le dit en assure la mémoire syntagmatique.

à la fonction *métapraxémique* (Lafont 1978; Barbéris 1991; Fauré 2014). Conçue comme « un au-delà de la nomination » elle véhicule un « allègement de sens<sup>22</sup> » (Lafont 1988: 114) qui rend compte des phénomènes d'attrition déjà relevés. La notion de métapraxème<sup>23</sup> envisage en effet ces unités avant tout comme instances de la coproduction du sens (entre parleur et écouteur) qui saisissent, dans le dire en cours, l'articulation entre les contraintes pragmatiques et l'élaboration même du message linguistique. On leur confère de la sorte le tissage linguistique, laissé dans l'angle mort de nombre d'approches théoriques, qui unit schèmes praxiques, actance et expérience sensorimotrice.

De fait, architecture du discours et niveau *méta* reposent sur un même principe: la fonction métadiscursive revêtue *vient* du sens global (synthétique) dont on intercepte en à dire (au sens du temps opératif de la production discursive) le caractère émergent. Ainsi, l'interjection manifeste sous sa vivacité une appréhension conceptuelle ou celle d'un élément contextuel dont l'actualisation linguistique est encore incomplète, en cours de traitement. Elle peut d'ailleurs se déployer ensuite: *ah! tu vois, je t'avais bien dit qu'il ne viendrait pas*. Cette saisie dynamique est glossogéniquement stabilisée en ce qu'elle prête, par commodité, à des fonctionnements récurrents: l'explication, ne contrevient ni à la transition langue-discours ni au processus néologique. Sa particularité réside plutôt dans la teneur opératoire de sa schématisation sémantique. Elle procède en effet d'un fonctionnement spatial fondamental qui permet à la fois de *situer* et de *rapporter à*: opérations minimales assumées notamment par les opérateurs séquentiels *p(u)is, mais, voilà, là* et les opérateurs métadiscursifs: *bon, ben, ouais, hein / hè, quoi*. Le recyclage des schèmes de sens en outils d'articulation discursive (qui relie l'énoncé au réel des colocuteurs)

22 On devrait plutôt parler d'« allègement praxémique ». Le praxème, comme unité de production de sens, porte en particulier la nomination.

23 En praxématique, le concept pose une relation entre les schèmes expérimentiels et la configuration du message linguistique. Le métapraxème embrasse une des deux catégories de morphèmes grammaticaux, spécialisée dans l'architecture propre au message linguistique. L'unité assume le liage (anaphore) et la cohérence discursive (conjonctions et prépositions). Son utilité n'en ajoute pas moins à l'embarras terminologique. J'en conserve la fonctionnalité opérationnelle tout en l'assignant à la notion de MD qu'elle recouvre sous la manifestation formelle variée de ces derniers.

relève aussi des métaphores conceptuelles de Lakoff et Johnson (1985). Cette option théorique incorpore au linguistique l'articulation du perceptuel au cognitif, dont les deux facettes expérimentelle et interprétative se relient à la production de sens, à travers les formes langagières. Ce qui continue à être mis sous le regard dans *tu vois*, ou *voyons*, à relever de la connaissance partagée dans *t'sais*, et, peut-être plus encore à tenir dans *tiens* (Saunier 1999; Dostie 2004: 141-155) relève des mêmes placements fondamentaux, entre la représentation verbale de ce qui précède et ce qui suit. On a fait de ces phatiques/régulateurs/poncituants des états captateurs au service de l'attention conjointe. Ce dernier adjectif dit assez la métaphore spatiale depuis son origine latine et antérieurement. Sans être systématiquement aussi étroitement reliés à ce dispositif localiste et directionnel dans leur ensemble, les MD procèdent d'une architecture énonciative plutôt robuste qui s'avère aussi une *arthrologie* du réel manifeste en discours (Lafont 1978: 135).

#### 4. L'interjection vocalique, matrice iconique des MD ?

Qu'en est-il, *in fine*, du rôle articulateur (au sens de leur indexage global sur la situation) des interjections vocaliques: *ah!*, *oh!*, *hein*, *eh/hé!*, *hou!* mais aussi: *ouille!*<sup>24</sup>, *hue!*, *ho!...*? Ces « cris parlés » (Olivier 1986) ou « pseudos-cris conversationnels » (Fauré 1997) se caractérisent par un rapport dit onomatopéique<sup>25</sup> à l'expressivité vocale et par leur ténuité sémantique. On les range, pour cette raison, parmi les unités « primaires » de la classe interjective. Elles fonctionnent, en fait, principalement comme régulateurs de l'attention et de l'intersubjectivité, même si elles recouvrent la fonction expressive et le haut degré dans des emplois scéniques (comme simulacres conversationnels/affectifs). Si elles peuvent rendre compte des difficultés théoriques rencontrées avec les MD, c'est parce que ces derniers en épousent les fonctionnements, dont l'ancienneté vaut pour démonstration de leur caractère fondamental, toujours opérationnel.

24 J'écarte *aïe!*: synchroniquement de même série mais dérivant du verbe *aider* en ancien français (cf. Anscombe 1985).

25 Sur la distinction entre forme et fonction onomatopéique, cf. Anscombe (1985: 170).

Asyndétiques, aptes à l'emploi holophrastique, monosyllabiques et métadiscursives, elles partagent leurs propriétés de base avec l'ensemble des marqueurs discursifs<sup>26</sup> mais contrairement à eux, ne sont pas issues d'une autre catégorie.

Du reste, à l'instar des connecteurs et, paradoxalement eu égard à sa réputation disruptive, l'interjection relie, soit par effet dialogique rapporté à un objet du discours, soit en réaction à un événement contextuel immédiat ou mémoriel, dans le fil de l'énoncé, ce qui précède à ce qui s'ensuit.

## Conclusion

Les fonctionnements décrits ont-ils un caractère prototypique, dont les autres unités reprendraient le principe dans l'histoire des discours et de la langue ? Des arguments plus synchroniques conduisent à poser une continuité entre phénomènes partageant les traits définitoires observés : certaines propriétés animant les fonctionnements interjectifs, se retrouvent en tendance pour les autres marqueurs discursifs, ce qui confère aux premiers un rôle matriciel. Pour résumer, en glossogénie (cf. (1)), l'interjection recourt morphogénétiquement à la sémantique iconique, à travers l'onomatopée et l'isomorphisme-diagramme de placement. De même, en praxéogénie, à l'instar des autres MD, elle mobilise les ressources prosodiques en un faisceau contextualisateur et d'actualisation du sens (cf. : *ah! bon... vs ah bon?*).

À l'oral, les MD participent de la coénonciation<sup>27</sup> : régulation discursive et gestion des mécanismes attentionnels ; cette fonction cohésive vise d'abord le réalisme de la représentation sémantique ou « mise en spectacle » du réel, en praxématique. On y rattachera d'abord l'iconicité métrique. Souvent conçue comme une forme de figuration, sa propriété d'anamorphose jouant sur le placement, le temps séquentiel et les mouvements vocaux (hauteur, tenue, intensité) sert, précisément, de socle au processus interprétatif : la construction

26 La réciproque n'est pas vraie : tous les MD ne partagent pas ces propriétés mais tous ont en commun une ou plusieurs d'entre elles avec les vocalisations. Précisément : les degrés enregistrés sous le processus dit de « pragmatization » mènent à des usages de plus en plus interjectifs.

27 La notion repose sur l'anticipation par le parleur des réactions de l'écouteur, au sens de Morel et Danon-Boileau (1998).

du référent repose sur un déjà-là conceptuel. Par des moyens moins diagrammatiques, l'icône-image rejoint ce fonctionnement, formant une figuration mentale qui vient organiser la mise en spectacle linguistique. À observer comment les interjections participent de cette dernière, on infère que les sources de ces fonctionnements attractifs se retrouvent dans les morphèmes qui deviennent, à leur semblance, des marqueurs discursifs. Leur transfert est au profit de l'iconicité diagrammatique: émergence au titre du placement, aspect ramassé avant décondensation, jeux tonaux et acoustiques. Leur ténuité, enfin, est sous le contrôle, non exclusivement de l'émotion, mais du soubassement praxéologique rejoué par le langage et assigné à la signifiante des ressources linguistiques par toute locutrice ou locuteur ordinaire.

### Bibliographie

- ANSCOMBRE J.-C. (1985), Onomatopées, délocutivité et autres blablas, *Revue Romane* 20 (2), 169-207.
- ANSCOMBRE J.-C. (2021), Manifestations et caractéristiques du rythme dans les parémies et autres textes, in A. Oddo, J.-C. Anscombre, B. Darbord, (éds) (2021), *Del ritmo en los refranes, catinelas y fórmulas*, *Rhythmica, Revista Española de Métrica Comparada*, Sevilla, 51-84.
- BARBÉRIS J.-M. (1992), Onomatopée, interjection: un défi pour la grammaire, *L'Information Grammaticale* 53, 52-57.
- DOSTIE G. (2004), *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*, Liège, De Boeck/Duculot.
- FAURÉ L. (1997). Les interjections à l'oral: quelles valeurs pour les vocalisations? *Cahiers de praxématique* 28, 127-148.
- FAURÉ L. (2000), Actualisation et production interjective du sens: le cas de la forme vocalique *oh*, *Cahiers de praxématique* 34, 77-105.
- FAURÉ L. (2014), Traces énonciatives d'intersubjectivité et interception des états mentaux: le cas des métapraxèmes, *Synergies Europe* 9, 141-160.
- FERNANDEZ-VEST J. (1994) *Les particules énonciatives dans la construction du discours*, Paris, PUF.



- GUMPERZ, J. J. (1989), Contextualisation et compréhension, in *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Saint-Denis, L'Harmattan, 211-230.
- HAUSMANN, F. J. (1997), Tout est idiomatique dans les langues, in M. Martins-Baltar (éd.), *Langages. La Locution entre langues et usages*, Fontenay Saint-Cloud, ENS Éditions, 277-290.
- JAKOBSON R. (1966), À la recherche de l'essence du langage, *Diogenè* 51, Paris, Gallimard, 22-38.
- KALTENBÖCK G., HEINE B. & KUTEVA T. (2011) On thetical grammar, *Studies in Language* 35, 852-897.
- KLEIBER G. (2006), Sémiotique de l'interjection, *Langages* 161, 10-23.
- LAFONT R. (1978), *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion.
- LAFONT R. (1988), La démarche pragmatique: de quatre concepts absents, *Cahiers de praxématique* 10, 91-119.
- LAKOFF G. & JOHNSON M. (1985), *Les métaphores de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- LUSCHER J.-M. (1994), Les marques de connexion: des guides pour l'interprétation, in J. Moeschler et al., *Langage et pertinence*, Presses Universitaires de Nancy.
- MOREL M. A. & DANON-BOILEAU L. (1998), *Grammaire de l'intonation*, Paris, Ophrys.
- OLIVIER C. (1986), *Traitement pragmatique des interjections*, thèse de troisième cycle, Toulouse.
- PEIRCE Ch. S. (1885), One, two, three: fundamental categories of thought and of nature, in C. Kloesel et al. (eds.), *The writings of Charles S. Peirce*, vol. 5, 1884-1886, Bloomington, Indiana University Press, 1993.
- REY A. (2019), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.
- ROSIER L. (1995), L'interjection, partie honteuse du discours, *Scolia* 3, 109-121.
- SAUNIER E. (1999), À propos de l'interaction entre propriétés des formes intonatives et propriétés de certaines unités morphologiques, in L. Danon-Boileau & M.-A. Morel (dir.), *Oral-Écrit: formes et théories, Faits de langues* 13, 191-208.
- SIBLOT P. (1995), Du sens dans les formes exclamatives, *Faits de langues* 4, L'exclamation, 163-170.